

CHARLOTTE CASIRAGHI

La philosophie, la liberté, la pudeur des sentiments face à l'obscénité de notre monde.
Entretien avec le philosophe Marc Crépon.

CHARLOTTE CASIRAGHI: Aujourd'hui on parle beaucoup de la «dictature des sentiments». Notre société actuelle donne une place démesurée à l'image, à l'immédiateté, provoquant des réactions émotionnelles à chaud et un état de sidération permanent, et dans ce contexte, les sentiments sont devenus omniprésents. Mais s'ils ne sont qu'une mise en image de soi et du monde, ne risque-t-on pas de les vider de leur substance?

MARC CRÉPON: *C'est tout à fait juste, et l'inconvénient de cette sollicitation permanente de l'expression de l'émotion, c'est qu'elle est maintenant tellement convenue, tellement usuelle, tellement attendue, qu'on peut s'interroger légitimement sur sa sincérité. Le jeu de la communication est partout et efface la nécessité d'exprimer une parole qui reflète une conviction profonde.*

CC: Cette «dictature des sentiments» semble aussi avoir brisé les frontières de l'intime. Simplement, dire «j'aime» ou «je n'aime pas» sans argumenter a changé la notion d'intimité. On voudrait qu'il n'y ait que de la «transparence», qu'on livre tout. J'y vois instinctivement quelque chose qui est de l'ordre de la possession. Le respect de la singularité, le respect des individus qui pourraient avoir un secret, une véritable intimité, une spécificité disparaît. Rendre les individus «transparents», c'est une drôle de manière de prendre le pouvoir sur eux...

MC: *J'ajouterais que cette transparence est très opaque. Ce que l'on sait des sentiments, c'est qu'ils sont toujours extrêmement complexes, difficiles à exprimer. Les moyens et les espaces de communication aujourd'hui sont l'expression d'un sentiment simplifié. Ce qui fait l'intimité d'un sentiment, c'est qu'il a une dimension secrète. Voilà ce qui lui donne sa complexité, et lorsqu'on est amené à l'exprimer, que ce soit dans un réseau social ou dans une communication publique, on le simplifie, et en le simplifiant on le trahit. C'est là que le terme de dictature prend tout son sens, parce que dans le fond, le propre d'une dictature, quelle qu'elle soit, au sens le plus général, c'est d'organiser la confiscation de la liberté d'expression. Quand on parle de «dictature des sentiments», ce qui est confisqué, c'est tout ce qui fait la richesse secrète intime du sentiment. Il est effectivement très difficile de s'en tenir au partage de ces deux réactions «I like/I don't like» (j'aime ou je n'aime pas). Parce que la philosophie prend le recul nécessaire qui est celui de la réflexion et de l'analyse, elle permet de comprendre les sentiments avec plus de finesse, plus de complexité, et donc finalement de mieux les accepter.*

CC: C'est en effet à la philosophie de rendre aux sentiments leur complexité, en donnant les mots pour l'exprimer, en montrant la secrète logique de leur naissance et développement. Il y a par exemple une logique qui engendre de la haine, laquelle est toujours mêlée cependant à d'autres émotions et s'y cache. La philosophie, et sans doute la psychanalyse, nous permettent de savoir où la haine peut se dissimuler, se déguiser, et ainsi l'appréhender – pour mieux la juguler.

MC: *La haine, on peut avoir l'impression ou l'idée qu'elle est naturelle, qu'elle est spontanée... Ce que fait la philosophie, c'est montrer tous les facteurs qui la provoquent. Il est habituel, par exemple, de renvoyer tel ou tel conflit à une haine naturelle entre deux peuples qui auraient toujours été voués à se détester. La philosophie – mais elle n'est pas la seule – peut montrer qu'il n'en est rien, qu'en réalité ce qu'on prend pour une manifestation spontanée d'hostilité entre des peuples est le produit d'une construction, y compris de l'imaginaire. Il n'y a pas d'imaginaire spontané de la détestation, celui-ci est toujours construit.*

CC: N'est-ce pas le problème d'une société obscène?

L'obscénité efface totalement l'idée de «chemin», de parcours: tout doit être jeté là,

tout de suite, afin de nous forcer à réagir. L'idée d'emprunter un chemin de connaissance pour arriver à une idée, une proposition, une conclusion, est en train de disparaître. Comme l'idée de patience. Le temps est réduit à l'instant. Tout doit être étalé, jeté à la figure, sans égard, présenté à l'instant même. C'est ça, l'obscène.

MC: *Dans l'expression relativement impudique des sentiments, des amours, des passions, la question de la pudeur est intéressante. Il ne faut pas oublier qu'étymologiquement, la pudeur et la honte sont connexes, viennent du même terme, aidos. La pudeur est dans le fond l'expression d'une certaine honte, avoir de la pudeur, c'est se dire aussi que ses sentiments n'ont pas forcément à être exposés sur la place publique, qu'on n'a pas l'obligation de les communiquer, qu'on peut les garder pour soi. Cela ne veut pas dire qu'il n'est pas nécessaire, parfois, de les exprimer. Je pense qu'il y a une place publique pour la honte, pour la révolte, pour la colère, pour l'indignation.*

CC: Il serait capital aujourd'hui d'analyser l'obscénité, parce qu'elle est omniprésente, elle est devenue un «langage commun». En outre, l'exhibition des sentiments les prive de leur histoire, elle efface toute notion de passé et de futur. L'idée même de «prendre son temps» est devenue martienne, irréaliste!

MC: *Ce que je trouve très bien et très juste dans l'idée exprimée du temps, c'est qu'elle ne présuppose aucun discrédit du sentiment. Car il ne faudrait pas non plus donner l'impression qu'il n'y a pas, sur la scène publique, une nécessité d'exprimer des sentiments. Il y a des sentiments qui ont un effet positif sur la vie collective. Prenons l'exemple de la violence. Les sentiments sont nécessaires pour changer notre rapport et notre attitude vis-à-vis de la violence, et pour faire reculer notre seuil de tolérance. Quand l'on songe à toutes ces violences qui s'exercent dans la sphère intime, les violences conjugales, les violences à l'égard des enfants, les mauvais traitements qui ont été pendant des décennies, des siècles même, tolérés, acceptés, cachés, le fait de pouvoir exprimer la honte, l'indignation, la révolte qu'ils inspirent a permis de faire en sorte que cette violence ne soit plus admise aujourd'hui.*

CC: C'est juste. Quand on pense aux violences faites aux femmes, la condition des femmes en général, il est heureux que certaines aient parlé de leur intimité, de leur parcours personnel dans un engagement politique. Leurs paroles ont «touché» et permis au monde d'en prendre conscience.

MC: *Cette «dictature des sentiments» trace sur la scène publique la place nécessaire de la philosophie. On ne peut pas laisser les sentiments envahir la scène publique, envahir le discours politique, sans qu'une parole philosophique se soucie de remettre un peu de clarté en analysant l'usage qui est fait aujourd'hui de nos sentiments.*

CC: En faisant des sentiments un instrument de pouvoir, de séduction, de domination, nous risquons de les vider de leur substance et de leur pouvoir de métamorphose. Nos affects, nos sensations, et toute la manière dont nous éprouvons le monde est ce qui fait notre vie, notre sentiment d'être en vie. Ils peuvent être autant animés par l'amour que par la haine, ils ne sont pas toujours transparents mais ils s'inscrivent dans notre vécu, dans notre conscience. Toutes les variations de notre affectivité sont le souffle de notre âme et, il n'y a aucune raison d'en douter, c'est une des voies d'accès à la réalité la plus forte.

(PROPOS RECUEILLIS PAR ROBERT MAGGIORI.)

Marc Crépon, dernier livre paru : *L'Épreuve de la haine, essai sur le refus de la violence*, éditions Odile Jacob.

Charlotte Casiraghi, présidente des Rencontres philosophiques de Monaco.